

leurs victoires, pour s'emparer de l'artillerie, des bagages, des munitions de leur ennemi, pour intercepter ses convois, pour le réduire à demander la fin des hostilités.

Elles furent assez languissantes depuis le combat d'Arnée jusqu'à la fin de la campagne. Les deux armées ne firent guère que s'observer. Leur soin principal parut être de se procurer des subsistances dans un pays totalement détruit, où l'on ne voyait pas apparence de culture, et dont la famine engloutissait le peu d'habitans qui avaient échappé au glaive. Les troupes avaient beaucoup souffert, et les généraux plus encore que les troupes. Dès que la saison des pluies eut fait prendre les quartiers d'hiver, Coote se rendit dans le Bengale pour essayer d'y rétablir une santé totalement détruite par les fatigues, et Haïder finit peu après une carrière également brillante et agitée. Les Anglais avaient déjà fait la paix avec les Marattes, et ne tardèrent pas à se réconcilier avec les Français. C'était pour Tipposaïb un allié de moins, et très-vraisemblablement un ennemi de plus. Il ne perdit cependant pas courage; et ce ne fut que le 11 mars 1784 qu'il signa son accommodement avec Madras dans des circonstances où, malgré sa capacité, son orgueil et ses ressentimens, son père lui-même l'aurait désiré, et peut-être sollicité.

XLIV.
Pacification
de 1784.

Par ce traité, les places prises de part et d'autre étaient restituées. Les prisonniers de guerre, en

quelque nombre qu'ils fussent, recouvraient sans rançon leur liberté. Ceux des habitans qu'on avait enlevés de force, ou qui s'étaient volontairement expatriés, pouvaient regagner sans opposition leurs anciens foyers. En rentrant dans leurs premiers liens, les tributaires réfractaires étaient à l'abri de toute punition. Tippo renonçait aux prétentions qu'il avait manifestées sur le Carnate, et réintégrait le commerce anglais dans tous les privilèges dont avant les troubles il avait joui. Une amitié sincère et durable devait s'établir entre les parties contractantes.

Cette transaction acheva de dissiper l'orage qui avait menacé avec tant d'éclat l'empire immense que la valeur et la politique britannique avaient formé dans l'Inde. Loin d'être démembré par les intrigues et par les armées des nombreux ennemis conjurés pour sa ruine, il s'agrandit, au Malabar, de l'île de Salsette; au Coromandel, de la ville et du territoire de Négapatnam; au Bengale, de la principauté de Bénarès. Ce succès inattendu fut dû principalement au génie de Hastings, dont les conceptions furent toujours vastes, les mesures toujours bien combinées, les instrumens toujours judicieusement choisis, et qui, malgré les dépenses qu'exigeait la conservation des provinces situées sur le Gange, sut, durant le cours de cette terrible guerre, fournir quatre-vingt-dix-neuf millions à Bombay, et soixante à Madras.

Malgré tant de secours, à la paix la dernière

colonie se trouva chargée d'une dette de vingt millions de livres, sans aucun moyen pour la liquider. Plus de la moitié des habitans du Carnate avaient péri par le fer, par le feu ou par la famine. Les villages et les lieux ouverts étant généralement détruits, il ne restait ni un bœuf, ni un buffle pour le labourage. Hors des établissemens européens, on ne voyait pas un seul métier. Le coton manquait absolument. Nulle trace dans la contrée ni de culture ni d'industrie. Les ressources que le comptoir avait jusqu'alors trouvées dans son propre territoire, dans ses douanes et dans les revenus du nabab, se réduisaient à rien, ou à peu de chose. Eût-il reçu de sa métropole des fonds suffisans pour des riches cargaisons, il eût été dans l'impossibilité de les former. A peine ces profondes plaies commençaient à se cicatriser, qu'une nouvelle guerre parut devoir les rouvrir.

Peu après que les Portugais se furent montrés aux Indes, le territoire borné mais fertile et agréable de Cranganor leur parut une acquisition à faire. Ils en poussèrent les habitans dans l'intérieur du pays, et y fondèrent à une lieue de la mer, sur une assez grande rivière, une ville qui, avec le temps, devint florissante. Les Hollandais les en chassèrent en 1662, en resserrèrent les limites, et avec les matériaux des grands édifices qu'ils avaient détruits élevèrent quelques fortifications. La place avait sans doute perdu ce

qu'elle eut autrefois d'importance, puisque ses maîtres offrirent en 1788 au roi de Travancor de la lui vendre. Ce prince riche et sage trouva qu'une possession qui devait étendre et couvrir son domaine lui convenait beaucoup, et ne dissimula pas le plaisir que cette ouverture lui causait.

Tippo-Saïb, instruit à temps de la négociation, prit les armes pour la traverser, et ne les quitta pas même après que le traité eut été conclu. Il craignit ou parut craindre que l'agrandissement d'un voisin déjà puissant, et qui pouvait être soutenu par un allié beaucoup plus puissant encore, n'exposât plus tôt ou plus tard ses états du Malabar à l'invasion.

A cette époque les Anglais jouissaient en paix des grandes conquêtes qu'ils avaient faites dans l'Indostan. Nul peuple n'y pouvait troubler leur tranquillité. Cette situation de choses leur permettait de réunir leurs forces contre l'ennemi qu'ils auraient intérêt à se donner. Ils avaient de grandes vengeances à exercer contre Tippo; et leur politique paraissait exiger qu'ils le réduisissent à l'impossibilité de traverser désormais leurs entreprises. Les hostilités que cet ambitieux fils d'Haïder s'était permises contre leur ami étaient un prétexte trop honorable pour ne le pas saisir, et ils lui déclarèrent la guerre. Cornwallis, qui avait montré des talens et des vertus en Amérique, et qui était alors le chef de sa nation en Asie, se mit à la tête de l'armée. Plus actif que

ses prédécesseurs, ou mieux servi par les circonstances, il ne donna pas à son ennemi le temps de ravager encore une fois le Carnate. Ce fut le Maïssour même qui devint le théâtre des dévastations. Avant la fin de la seconde campagne, le général européen dicta la loi. Les conditions en furent honteuses et ruineuses pour celui que des défaites répétées forçaient à la recevoir; glorieuses et utiles au vainqueur.

Dans l'état actuel des choses, le Carnate entier peut être regardé comme une propriété britannique. Les agens de cette nation y donnent partout des ordres, et ces ordres n'éprouvent que très-rarement quelque contradiction. Cet ascendant a causé une sorte de révolution dans le commerce. Les tisserands fixés dans l'intérieur des terres, qui fabriquaient autrefois indifféremment leurs toiles pour tous les peuples commerçans établis sur la côte, qui leur faisaient des avances, sont maintenant, la plupart, forcés à ne travailler que pour les comptoirs anglais.

Celui de Négapatnam est le plus au nord. Les Hollandais, qui le possédèrent plus d'un siècle, y avaient attiré une grande population et formé des manufactures florissantes. Le fruit de leurs travaux devint, en 1782, la proie d'un ennemi redoutable que l'intrigue leur avait suscité. Ces républicains dégénérés, du moins aux Indes, ne s'affligèrent pas seuls de l'événement. Les Français et les Danois, leurs voisins, jugèrent aisément

ment que le rival que la conquête venait de leur donner serait plus dangereux pour eux que celui dont ils étaient délivrés; et les suites n'ont que trop confirmé ces inquiétudes.

Divicoté est l'établissement anglais le plus rapproché de Négapatnam. Lawrence s'en empara en 1749. Des considérations politiques déterminèrent le roi de Tanjaour à céder ce qu'on lui avait pris, et à y ajouter un territoire de trois milles de circonférence. On espérait alors que ce serait un jour une possession importante. C'était une opinion assez généralement reçue que le Coleram, qui baigne ses murs, pouvait être mis en état de recevoir les plus grands vaisseaux. Le Coromandel n'aurait plus été sans port; et la puissance en possession de la seule rade qui s'y serait trouvée aurait eu un moyen de guerre et de commerce dont auraient été privées les autres nations. Ce songe s'est évanoui; et le petit fort est resté dans l'obscurité où on l'avait trouvé.

En 1686, les Anglais obtinrent, pour sept à huit cent mille francs, Goudelour avec un espace de huit milles sur la côte, et de quatre milles dans l'intérieur des terres. Le marché qu'ils avaient fait avec un prince indien fut ratifié par les Mogols, qui, peu de temps après, se rendirent maîtres du pays. Faisant réflexion dans la suite que la ville qu'ils avaient trouvée tout établie était à quelque distance de la mer, et qu'on pouvait lui couper aisément les vivres, ils bâtirent, à la portée du

xlv.
Possessions
anglaises à la
côte de Co-
romandel.